

Émile Gallé

un industriel

service éducatif du musée des beaux-arts et du musée de l'École de Nancy

De l'artisanat à l'industrie

Émile Gallé prend la succession de son père en 1877. Pendant plusieurs années, ce dernier s'occupe encore de la gestion de l'entreprise, alors que son fils se concentre sur le travail de création. Cependant, afin de dynamiser ses recherches et contrôler la fabrication, Émile Gallé regroupe en 1894 tous les secteurs de fabrication au sein d'un seul établissement, situé rue de la Garenne. Il devient alors un véritable industriel. Il faut dès lors assumer de nouveaux risques financiers, gérer des hommes et écouler la production.

La difficile gestion d'une entreprise

Lors de son ouverture en 1894, la halle de verrerie est pourvue d'un four à quatre pots et dispose de dix places de verriers. La direction est confiée à Joseph Burgun qui a quitté Meisenthal. En 1895, douze souffleurs, assistés de quatre enfants, sont en activité ; le plus talentueux d'entre eux est Julien Roiseux. La direction de l'atelier de décor est confiée à Émile Munier ; l'équipe de graveurs accueille de nouveaux venus, comme Eugène Windeck. Au total, le personnel travaillant dans les usines Gallé s'élève à deux cents personnes en 1900. En tant que chef d'entreprise, Gallé doit imposer une certaine autorité qui l'oblige parfois à renvoyer les employés incompétents. Il se méfie en particulier de l'espionnage industriel, craignant toujours qu'un concurrent peu scrupuleux détourne à son profit certains de ses ouvriers compétents et disposant d'un savoir-faire difficilement remplaçable.

La nécessité de vendre

Émile Gallé a le sens des affaires, ce qui l'incite, dans un esprit de modernité, à utiliser la publicité qui se développe à cette époque. Mais, il lui faut aussi une vitrine dans laquelle il puisse exposer sa production. À Nancy, la famille Gallé disposait, jusqu'en 1870, du magasin de la rue de la Faïencerie. Mais celui-ci est cédé à l'oncle d'Émile Gallé, Henri Dannrheuter, marchand de **porcelaines** et de cristaux à Colmar. Cela ne constitue pas un préjudice très important pour Gallé dont le lieu privilégié de diffusion est Paris, qui offre un potentiel beaucoup plus important que Nancy. En 1879, Marcelin Daiguerperce devient le dépositaire officiel de la maison Gallé à Paris. Son fils Albert lui succède quelques années plus tard et se lie d'une solide amitié avec Émile Gallé. C'est par l'intermédiaire de ce dépôt que s'effectuent toutes les opérations commerciales (particuliers, musées, magasins de détail). Gallé voyage donc fréquemment à Paris et se rend dans les magasins proposant ses œuvres ; c'est l'occasion pour lui de veiller à la mise en valeur de ses pièces. Gallé est également soucieux de toucher la clientèle étrangère. Il séjourne à Londres en 1871 et noue des contacts. Il remporte un tel succès qu'il éprouve des difficultés à honorer ses commandes. En 1897, il ouvre un magasin à Francfort, pour lequel il recrute un directeur. Il embauche également un « voyageur » exclusif qui assure la diffusion de ses œuvres en Allemagne. Mais il ne prend cependant la décision d'ouvrir un magasin à Londres, 13 South Molton Street, qu'en 1903.

C'est finalement vingt ans après la mort de Gallé que l'exportation des verreries Gallé se fait aux quatre coins du monde. L'entreprise est alors dirigée par la veuve du maître, Henriette Gallé, et surtout par son gendre Paul Perdrizet ; elle devient une véritable firme soumise aux lois du marché.

Le choix de la diffusion : de l'œuvre unique à la série

Gallé est confronté à des considérations qui sont parfois difficilement conciliables : depuis 1870, la clientèle s'élargit et s'enrichit ; la bourgeoisie, soucieuse d'exposer sa réussite sociale, apporte une attention particulière à la décoration de son intérieur. Il s'agit donc ici de satisfaire une clientèle exigeante en produisant des pièces nouvelles et de qualité. D'autre part, Gallé, comme d'autres artistes, prône « l'Art pour tous » : les objets de la vie quotidienne doivent être beaux et accessibles au plus grand nombre. Dans ce cas, il faut parvenir à produire des pièces de qualité à un prix moindre. Gallé doit concilier la quantité avec la qualité, tout en rentabilisant sa production.

Gallé, soucieux de maintenir un niveau artistique de qualité, crée donc des pièces uniques qui nécessitent un travail de recherche onéreux, rentabilisé ensuite par un travail en petite série : à partir d'un modèle unique, il réalise des pièces plus ou moins riches en fonction des techniques utilisées, de l'importance du décor. Finalement, Gallé n'a jamais sacrifié son travail de création au profit d'une production industrielle. C'est seulement après sa mort, en 1904, que les Établissements Gallé se lancent dans une diffusion en grande série pour laquelle il n'existe plus de réel travail de création.



art et industrie

Émile Gallé

vase Bouton d'Iris (salle 8)

Cette pièce en **marqueterie de verre** est créée pour l'Exposition universelle de 1900. Elle constitue un bon exemple de l'utilisation d'un thème unique à des fonctions différentes. En effet, pour Gallé, l'Exposition universelle de 1900 est un échec commercial et il cherche, en tant qu'industriel, à limiter ses coûts de production. À cette époque, l'électricité se diffuse et le marché des pièces d'éclairage s'annonce prometteur. Aussi, Gallé a-t-il l'idée de reprendre certaines formes développées pour des vases ou objets d'art, dans le luminaire. L'entreprise n'est pas simple, car si un vase peut rester purement décoratif, la lampe a un intérêt fonctionnel évident ; il faut donc que le choix des formes coïncide avec l'usage que l'on fait de l'objet. C'est ainsi que Gallé décline une lampe *Bouton d'Iris* à partir du vase *Bouton d'Iris*. La forme et le décor de ce vase s'inspirent tous deux de la fleur non éclose. La lampe est de dimension légèrement plus importante que le vase. Une description nous en est donnée par le critique d'art Pierre-Émile Nicolas en 1901. Il précise que la veilleuse est surmontée d'un bouchon, également en forme de bouton d'iris, dans lequel se cache une ampoule électrique ; une autre ampoule est disposée à l'intérieur du corps de la lampe.

coupe Il faut aimer (salle 10)

Cette coupe est offerte par Gallé au magistrat Henry Hirsch, admirateur et collectionneur de Gallé, à l'occasion de son mariage en 1903. Le thème et le décor (un vol d'éphémères) sont étroitement liés à cet événement. Cette coupe est en fait une reprise d'un modèle intitulé *Vol d'éphémères* présenté à l'Exposition universelle de 1889 et dont Gallé fait une description précise dans sa notice de l'Exposition : « un bol à pied en cristal blanc dont la limpidité laisse transparaître des végétations moussues : l'extérieur est comme enveloppé d'un vol d'éphémères, gravés en relief dans une pâte rose et formant réseau. » Cette coupe fut acquise par le musée des Arts décoratifs de Paris en 1890. Il existe cependant des différences entre ces deux pièces ; la coupe de Henry Hirsch présente un pied plus élevé, un **vaisseau** plus ramassé et une surface lisse. La coupe *Vol d'éphémères* du musée des Arts décoratifs servit de modèle à un ensemble de coupes basses, sans pied, reprenant le décor d'éphémères, mais avec un travail de gravure moins poussé et des coloris différents. Il s'agit donc bien ici de décliner, à partir d'une œuvre unique, des séries, plus ou moins nombreuses, aux qualités techniques différentes en vue de rentabiliser les recherches et les coûts de production.

vase Rose Wild (salle 8)

Ce vase est signé à la fois par Gallé et une des dessinatrices de ses ateliers, Rose Wild. Ce verre triple couche gravé à l'acide est réalisé en 1903. Depuis quelques années, Gallé est préoccupé par la gestion de son entreprise et tente de concilier recherches créatives et rentabilité. Il lui faut pour cela utiliser des techniques moins coûteuses tout en maintenant un travail de qualité. Pour cette raison, il développe la **gravure à l'acide**, plus rentable que la gravure à la roue, car elle nécessite moins de temps. Le vase *Rose Wild* s'inscrit dans cette préoccupation, tout en restant fidèle au principe cher à Gallé, à savoir le lien nécessaire entre la structure et l'ornement de l'objet. Ici, le thème choisi est l'érable ; les branches de l'arbre se développent depuis le col jusqu'à la base du vase. Ce thème remporte un succès certain et devient un sujet récurrent dans les années suivantes. Après la disparition de Gallé en 1904, les Établissements Gallé se lancent dans une véritable production en série. Le thème de l'érable est alors associé à des formes qui ne correspondent plus vraiment au décor, comme on peut le voir dans la coupe *Érable*, de forme ovale, réalisée en 1904-1906 et conservée au musée de l'École de Nancy. La verticalité de l'érable s'adapte en effet assez mal à la forme allongée de cette coupe. Nous ne sommes donc plus dans le domaine de la création mais bien dans celui de la production industrielle.